

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

## COMPOSITION FRANÇAISE

Si je n'ai pas pris la parole que m'offrait Michel Sadeler, lors de notre récente assemblée générale, c'est parce que ce qui suit se trouvait déjà écrit, et qu'il n'était pas utile de revenir deux fois sur le même sujet... Encore que !... Les débats en furent écourtés, ce qui permit aux congressistes d'aller plus rapidement se livrer aux joies de la navigation fluviale à bord d'une verrière flottante — apéritif en main — pour glisser entre deux rives orléanaises aux frondaisons déjà parées d'or et de roux, nostalgiques couleurs d'un vendemiaire solognot plutôt frisque.

Cet automnal préambule terminé, abordons le vif du sujet.

Lorsque nous arrive une lettre de telle ou tel d'entre vous, elle comporte souvent un attendrissant petit paragraphe qui amène, sur les lèvres de la Rédaction (si tant est qu'une Rédaction est dotée de lèvres) un sourire amusé.

Car le dit paragraphe tient à peu près ce langage : " J'aimerais contribuer à remplir les colonnes des " Bahuts ", mais j'ai beau torturer ma cervelle, je ne vois pas ce que je pourrais relater ".

Tiens donc !

C'est un peu comme si vous aviez écrit — il y a quelque cinquante ans — sur la copie double remise au professeur, à la fin d'une heure de composition : " Je suppose bien ce que vous attendiez de moi, mais j'ai le grand regret de vous remettre une feuille blanche ".

D'où venaient donc — alors — les bonnes notes solennellement proclamées chaque trimestre par Mme la Directrice ou M. le Proviseur ?

## RECHERCHE

● Notre camarade le général Lemmery recherche le maximum de renseignements sur la parenté de notre ancien condisciple Georges Gondal, afin de faire donner son nom à une promotion d'élèves-officiers. Merci à qui pourra apporter sa participation à cette pieuse initiative. Ecrire à la Rédaction.

Pour vous aider à franchir le pas et à rejoindre la maigre cohorte de celles et ceux — ils ne seront jamais assez remer-  
• SUITE PAGE 2.



Emmanuelle VAUDEY  
Jean-Dominique FOATA

# ENFIN, LAVERAN VINT !

ACCIPE PRAETEREA QUAE CORPORA TUTE NECESSE EST  
CONFITAERE ESSE IN REBUS NEC POSSE VIDERI (1)

Au dernier siècle avant Jésus-Christ, Lucrèce écrivait ces deux vers prophétiques. Deux mille ans plus tard, pourtant, tout ou presque tout restait à découvrir du paludisme, de son agent causal et de son mode de transmission. Les fièvres — continuait-on de dire — sont dues à des miasmes délétères, des émanations telluriques que l'on reçoit par absorption. La vapeur d'eau de la mer se mêlant — en certaines proportions, sur les côtes — à la vapeur d'eau douce, produit des exhalaisons mortelles.

Certes, les Anciens savaient déjà que le dessèchement des marais était suivi d'une

régression du paludisme, et d'importants travaux d'assainissement avait été entrepris dès 1833, en Algérie, sous l'impulsion du général Voirol, par le Génie militaire puis par le service des Ponts et Chaussées.

Certes, aussi, des progrès décisifs avaient été accomplis, à partir de 1834, dans le traitement du paludisme, grâce à la mise en œuvre d'une nouvelle posologie du sulfate de quinine, préconisée par le médecin-major F.C Maillot, médecin-chef de l'hôpital militaire de Bône.

Mais la méconnaissance des données épidémiologiques fondamentales de la maladie, allée aux déficiences de l'organisation sanitaire et à une hygiène déplorable, faisaient de ce " duel avec un ennemi invisible " l'obstacle majeur que les militaires et les premiers colons durent vaincre, principalement au voisinage des plaines marécageuses du littoral.

● SUITE EN DERNIÈRE PAGE

1. - On doit maintenant admettre que, dans la nature, il est des corps dont il faut confesser à la fois l'existence et l'invisibilité.



La plaque commémorative, volontairement laissée sur les lieux mêmes de la découverte, à la fermeture de l'hôpital, le 30 mars 1963.

# COMPOSITION FRANÇAISE

• SUITE DE LA PAGE 1

ciés — qui ont déjà apporté leur contribution et leur talent à la parution de nos "Bahuts", voici quelques sujets (on eut dit, à l'époque, "bateaux") de composition française, correspondant à la force d'une classe de quatrième au niveau moyen :

— Quel professeur vous a le plus marqué, au long de votre vie scolaire ?

— Revivez une étude du soir... ou du matin.

— Supportez les affres de deux heures de retenue... ou d'un dimanche de consigne entière...

— ...et pourquoi cette punition amplement ou injustement méritée ?

— Remémorez-vous le chahut le plus extraordinaire de votre existence potachère.

— Au choix... ou tous les sujets, pourquoi pas ?

Il y a — pour chacun — matière à tirer dix mille mots, ou mille, ou cinq cents...

Ou dix seulement. Mais si ces dix-là sont rédigés, usinés, ciselés, laminés, polis ou peaufinés comme le souhaitait Nicolas Boileau dans son "Art poétique", ils peuvent constituer un joyau plus étincelant qu'archipel de locutions enfilées comme perles de pacotille.

Seul — argue le vieil adage — le premier pas compte. Qui sait si, ce premier pas effectué, vous ne vous laisserez pas aller, de semestre en semestre, aux délices — retrouvés — de dame Ecriture...

Votre aussi-dévoué-qu'il-le-peut  
RÉDACBAHUTEUR  
EN CHEF

## les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler  
Le Chenonceaux III  
boulevard de Paris  
83200 Toulon  
Tél. 94.24.39.12.
- Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg-Saint-Maurice  
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70
- TRÉSORIER :  
Louis Cartoux  
190, avenue Marc-Sangnier  
83110 Sanary-sur-Mer

# ÉVASION, POSTE DU CŒUR ET ... TORTURES

Que faire — dans un lycée de France et de Navarre — pour rompre la monotonie des heures de cours et d'étude, lorsqu'on est pensionnaire ? A Laveran, comme dans tous les établissements similaires (de Dunkerque à Tamanrasset) la récréation n'offrait que des parties de chat perché, de quatre coins ou de balle perdue.

Mais après ?...

Le cirque Amar nous accueillait une fois l'an, à condition que nos parents envoient autorisation de sortie, financement et sacro-sainte décharge.

Nous avions la possibilité d'adhérer au C.R.A.D. (Centre régional d'art dramatique) et aux Jeunesses Musicales de France qui — plusieurs fois par trimestre — offraient des représentations, des conférences ou des concerts. Et cela donnait moins le plaisir de jouer des arts lyriques, comiques ou tragiques, qu'il ne rompait la monotonie sévère de notre vie encluse.

Vers la fin de l'année scolaire, la grande foire de

Constantine transformait le square de la République en Luna Park. Nos surveillantes d'internat nous y conduisaient le dimanche après-midi — par erreur sans doute, car cette grâce ne nous fut octroyé que trois ou quatre fois.

Nous n'avions surtout pas la permission de "risquer notre vie" sur les manèges ou au tir ; beignets et sorbets nous étaient fortement déconseillés... Quant au bal, c'était l'interdiction nette et définitive.

Il nous restait pourtant une possibilité — ô combien exploitée ! — qui avait échappé à l'attention pudibonde de la Direction : la Poste et son courrier du cœur.

Un stand joliment décoré proposait à la vente un anctère de pin's en forme de cœur numéroté. Parées de cette broche insolite, nous promenions une nonchalante indifférence — savamment simulée — parmi les allées bruyantes et surpeuplées de la grande fête.

A chacun de nos passages devant le guichet de la Poste,

nous récupérions un abondant courrier portant le numéro de notre cœur en carton. Notre bérêt d'abord, notre corsage ensuite s'enflaient de tous ces messages que nous n'osions pas lire sur place, de crainte d'être surprises par nos omniprésentes pionnes.

Ce n'est que le soir, au dortoir, que nous pouvions palper d'aise à la lecture de déclarations enflammées, et rêver à tant de rendez-vous à jamais manqués...

Lors qu'il n'y avait ni foire, ni cirque, ni théâtre, ni concert pour nous donner l'occasion de franchir la porte de notre clôture, nous allions nous réfugier dans la salle de musique. Les virtuoses se mettaient au piano, et nous dansions, nous évadant par la pensée de notre citadelle.

Ou bien — cheveux mouillés en cachette — nous allions confier notre frondaison capillaire aux mains expertes d'artistes en herbe qui nous confectionnaient des têtes tressées, bouclées "couettes" ou surmontées d'un chignon.

Plus loin, sous le préau, d'autres bourreaux nous arrachaient les sourcils... et des cris, selon le goût du jour. Tandis que d'autres coquettes, grimpées sur un banc, se faisaient tatouer l'arrière du mollet d'une longue ligne au crayon noir simulant la couture d'un bas de soie... si "arachnoïdique" qu'il semblait ne pas exister.

Charlette CIRET NOBLET.

## LAVERANAISES 1935-36

La classe de 3<sup>e</sup> A' du lycée de jeunes filles en 1935-36. De gauche à droite et de haut en bas : Hélène Leca, Noélie Orsini, Alice Pigeon, Jeanne Ritzenthaler, Raymonde Felter, Yvette Blanc, Germaine Pinelli ; puis Annie Le Bozec, Madeleine Franchi, Annick Rochard, Yvette Lamouroux, Marie Vicair, Lucette Roubert, Josette Feyeux, Yvonne Mérana, Thérèse Audureau, Rolande de la Hogue, Suzanne Cernon ; puis Mady Fitoussi, Jeanne Renucci, Renée Fournel, Paulette Cassera, Nelly Coste, Mireille Soud, Monique Boulanger (?), Elise Pietri ; puis Camille Atlan, Raymonde Pineau, Denise Attali, Denise Guedj, Yvonne Aldebert, Suzanne Ménétret, Rose Barkatz, Denise Patat, Yvette Sfedj.



# GENÈSE D'UN BAHUT (1857-1867)

Fin 1856, ses 33 593 habitants faisaient, de Constantine, la deuxième ville d'Algérie ; pourtant, on ne dénombrerait que 5 753 Européens sur le Rocher, siège d'une préfecture mais pourvu d'une municipalité de plein exercice que depuis deux ans à peine.

C'est que les villes de la côte algérienne avaient — jusque là — été favorisées ; au point que les relations Constantine-Alger ne s'effectuaient que par voie maritime à partir de Bône et — mieux — de Philippeville où se trouvait la sous-direction du ministère de l'Intérieur.

Telle était la situation lorsqu'en 1857, un directeur d'école, M. Olivier, simple bachelier es lettres, fit — à la municipalité tout récemment élue — l'offre d'assurer la bonne marche d'un collège de garçons... sans traitement ni subvention... pourvu que lui soient attribués des locaux assez vastes pour abriter un internat qu'il exploiterait et gérerait à ses propres comptes et profits.

Pour prouver, à la fois, sa bonne volonté et ses capacités, il fit immédiatement fonctionner des cours au 49 de la rue Caraman, répondant ainsi — disait-il — aux sollicitations des familles ”.

La municipalité accepta l'offre de l'entrepreneur pédagogue et choisit alors, pour siège du nouvel établissement, le Dar Kaiserli, maison mauresque située en bordure du Rhumel, dans le quartier de Hara où Salah Bey avait cantonné la population juive avant 1838.

Une somme de 5 975 F et 24 centimes permit l'aménagement de l'établissement, et, le premier février 1858, le futur "collège communal" ouvrit ses portes à 45 élèves... ses lits à 15 pensionnaires.

L'appellation "collège communal", approuvée le 10 mai 1858, fut ratifiée par décret impérial du 29 février 1860. Elle devait être inscrite au dessus de l'entrée ouverte face au ravin du Rhumel, à l'est... et y demeurer même lorsque l'établissement deviendrait lycée.

Peut-être subsiste-elle encore, à l'heure qu'il est.

Ce sera, pour la commune encore balbutiante, le début d'un malencontreux engrenage financier.

C'est que, dès la rentrée de 1859, un afflux de 125 élèves obligea au recrutement d'un surveillant général et de trois

professeurs : rhétorique, logique (sic) et sciences.

Le principal Olivier gardait à sa charge la rétribution des maîtres d'étude, que lui permettaient ses bénéfices de "marchand de soupe" grâce à l'internat.

Pour accueillir les nouveaux élèves, la municipalité décida, le 11 avril 1860, de transporter son collège dans un asile indigène, rue Hackett ; décision sans effet quand on ré-

Les familles consentaient de gros sacrifices pour l'éducation de leur progéniture. La pension d'un élève coûtait 800 francs l'an, le trousseau 400, alors que le traitement annuel d'un surveillant était de 600 francs. Pour faire référence, qu'on sache qu'un hectare de terre valait 100 à 150 francs et une maison de colon 1 200 francs.

La vie des élèves était rude, leur confort sommaire... à l'instar, d'ailleurs, du sort de leurs parents.

solut de louer, comme annexe, la maison Allegrì (séparée du Dar Kaiserli par la rue Fontaine qui deviendra rue Féraud) à la garde du surveillant général.

M. de Contencin, nouveau maire, conçut alors le projet grandiose de faire ériger un bâtiment qui deviendrait, par la suite, l'essentiel du grand lycée.

Astucieusement, il profita de la visite de l'empereur Napoléon III (28 mai au 5 juin 1865) pour obtenir, à titre gratuit, l'extension de l'emprise du collège sur 1 502 mètres carrés, dans des terrains appartenant au Génie militaire.

Une somme de 180 000 F fut débloquée, et les frères Pinget obtinrent l'adjudication des travaux qu'ils mirent en route sans tarder.

Mais M. de Contencin mourut, le 17 juillet 1867, peu avant que survienne une grande famine tristement célèbre... et que le principal Olivier — supputant peut-être l'arrivée de temps difficiles — se fassé judicieusement muter à Barcelonnette...

A SUIVRE

## GRANDE FAMINE

On estime que la grande famine de 1867 fit quelque 500 000 victimes. A la sécheresse qui sévit cette année-là, succéda une invasion de sauterelles qui ne laissèrent même pas le chaume ou la paille. Le cheptel périt lamentablement. Survint alors un hiver précoce.

La famine fut terrible, au point que se produisirent des actes d'anthropophagie, des gens isolés étant assassinés pour être dévorés.

Le grain (fourni par l'administration militaire) finit par arriver, mais trop tard : des tribus avaient totalement disparu et des territoires entiers se trouvaient transformés en désert.

A Constantine, les affamés descendus des mechtas étaient hébergés dans des dépôts aménagés à El Kantara ou au Coudiat ; si nombreux que — la charité privée et publique ne pouvant suffire — ils envahirent la ville en se disputant des débris souvent mortels.



## CES MESSIEURS DE PHILO-48

Il a une bonne mémoire, l'ami René Blanc, pour avoir retenu le patronyme de chacun de ses condisciples ayant fréquenté la classe de philosophie en 1948, année où fut prise - au mois d'avril - la photographie ci-dessus. Voici donc, de gauche à droite et de haut en bas : Umber, Versini, Abina, Blanc, Carbuccia, Ouameur ; puis Dokhan, Laussat, Mineur, Saucerotte, Pomedin, Ouraba, Ksentine, Chazelles ; puis Zerbib, Halimi, Vergeade - M. Gérard, professeur de Géographie et d'Histoire - Bissinger, Robert et Sposito.

Aux époques où je fus élève du lycée de garçons de Constantine — il ne s'appelait pas encore "AUMAËL" — j'y fis deux passages. Le premier se situa entre 1935 et 1937, période pendant laquelle je suivis une sixième sans histoires et une cinquième interrompue par un nombre anormal de maladies contagieuses suivies de périodes de quarantaine, ce qui amena mes parents à me remettre au vert dans la Kabylie de Collo où nous habitions alors, avant même les vacances de Pâques.

Dès la rentrée de 1935, j'eus des problèmes. Il faut dire que mon père avait été élève — et pensionnaire — au lycée, de la sixième en 1905, au baccalauréat Math-Elém en 1912.

Aussi, un nombre appréciable de mes condisciples étaient-ils les fils des siens, et certains de ces pères étaient mes professeurs ; même le censeur M. Blanc (1), était dans ce cas. Si bien que, quand je commettais la moindre bêtise, j'avais affaire non seulement à la Hiérarchie, mais en outre à des copains de papa... C'était dur, je vous assure.

Le roulement de tambour qui avait marqué, depuis l'origine de l'établissement, les entrées et les sorties de classes venait d'être remplacé — l'année précédente — par une sonnerie électrique dont le son avait gardé, malgré tout, quelque chose du bruit des baguettes sur la peau d'âne bien tendue.

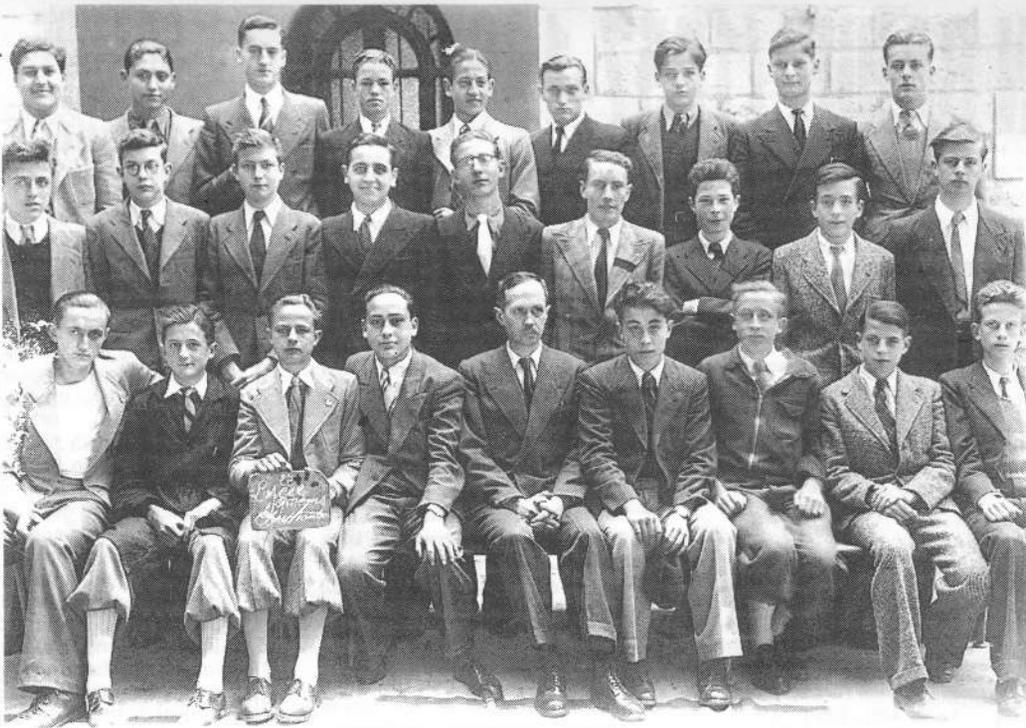
Cet univers presque clos sur lui-même semblait, au petit garçon que j'étais alors, une île isolée, au bord du gouffre du Rhumel, et contre lequel venait battre le bruit et l'agitation de la rue de France et de son quartier.

Et, dans ce monde fermé, deux races cohabitaient : les internes, qui ne sortaient que le dimanche et qu'on voyait — de loin — se promener le jeudi après-midi, en rangs par deux sous la surveillance sourcilieuse d'un pion, avec leur monde à eux, leurs conversations, leurs jeux, leurs rites ; et les externes, exclus peut-être de cet univers mais qui retrouvaient quotidiennement leur foyer familial, au prix d'avoir à traverser — quatre fois par jour — l'agitation et le bruit du quartier environnant.

Nous remontions en groupes la rue de France, puis la rue Caraman, large — tout au long du chemin — des camarades rendus chez eux.

Puis c'était la place de la Brèche, et le trolleybus qui, par le faubourg Saint-Jean, m'amenait rue Laveran, à Bellevue, juste à côté du quartier d'Artillerie où mon grand-père et mon père avaient fait leurs classes.

Les filles du lycée qui ne s'appelaient pas encore "Laveran" avaient pu prendre leur trolleybus bien avant,



CLASSE DE M. AUBERTIE, année scolaire 1939-40. De gauche à droite et de haut en bas : Pierre Fahl, Roland Halimi, Pierre Lévy, Moktar Mekded, Renucci, ?, ?, Pierre Robéda, Paul Quillery ; puis Delage, Pierre Maurin, ?, William Toutou, Frey, Fernand Bernier, Jean-Pierre Namia, ?, Joseph Sicard ; puis Seguin, Gabriel Landi-Benos, Voglimacci, André Mselati, M. Robert Aubertie, Jude, Pierre Brachet, ?, Beugnot (Cliché communiqué par Paul Quillery).

VOIR LES " BAHUTS " N° 5 ET 6

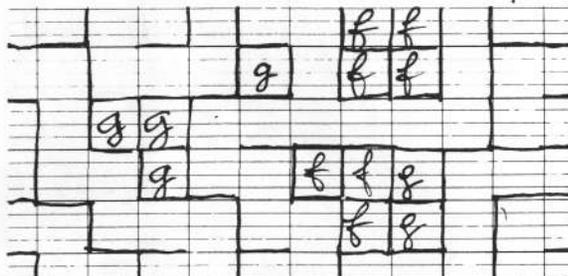
## ABÉCÉDAIRÉTRO

**N** comme NOYAUX dont on bourrait ses poches dès qu'avaient mûri les abricots. Jeu saisonnier, proche des grandes vacances, qui ramenait les écoliers vers l'ombre des murs tièdes. On oubliait alors saute-mouton, les quatre coins, chat perché, ballon prisonnier, le chapeau, aux gendarmes et aux voleurs, les barres, cache-cache, la galette au four, les métiers muets et même les sacro-saintes billes (aux binègues ! aux binègues !) ou le rude fafava-vinga qu'on appelait aussi attention-lamère-qui-arrive !

**O** comme OCTOBRE, le mois de la rentrée. Premier départ des hirondelles, après celui des cigognes. Premiers conciliabules dans la cour de récréation, autour des platanes se desquamant du tronc, et des robiniers ou faux acacias dont s'étiolaient quelques précoces feuilles jaunies. Nouveaux camarades, nouveau maître. Premier appel. Énoncé de la liste des livres et des cahiers qu'on couvrirait de " papier écolier " uniformément indigo-violacé, sur lequel on collerait l'étiquette octogonale. Première dictée. Premiers renflements. Premier problème — sur " feuille libre " — avec un crayon tout neuf et fraîchement circoncis.

**P** comme PLUMIER, que la trousse n'avait pas encore détrôné. Petit meuble scolaire de bois fin ou de cuir bouilli. De noir vernis. Au couvercle peint d'oiseaux, de fleurs, de paysages, ou de lettres à entrelacs savant " pléonasmant " l'indication... plumier.

Ceux qui " faisaient du chiqué " en possédaient à tirette, parfois semi-pivotant, qui laissaient apparaître crayons, porte plume, plumes elles-mêmes avec leur petit sarcophage personnel, décimètre, gomme, craie ou crayon d'ardoise... Mais le fermoir de ces plumiers un peu " m'as-tu-vu " n'avait pas l'avantage de se rabattre avec un coquin petit bruit sec, si propice à la mise en route de minuscules chahuts.



**Q** comme QUADRILLAGE, parure de nos cahiers " Le Calligraphe ", aux armoiries d'Alsace et de Lorraine. Avec de belles lignes bleues (qui n'étaient pas celles des Vosges), des lignes bien sages, bien parallèles, bien fines. Renforcées — de quatre en quatre — par un trait plus épais que recoupaient, à angle droit, d'autres traits semblables... sauf à gauche, dans la marge, au delà de la grande verticale rouge tirée de haut en bas. Sur leur trame, les plumes faisaient des courses folles. Mais on les utilisait aussi — dissipation et disci-passion — pour jouer aux " petits carrés ", au " combat naval " ou au " morpion ".

A SUIVRE... JUSQU'À Z.

# LES PROFESSEURS ÉTAIENT D'EX-COPAINS ... DE MON PÈRE

presque en face de la porte d'entrée de leur établissement ; aussi, ne les voyait-on pas... et, il faut bien le dire, à l'âge que nous avions alors, cela n'avait guère d'importance.

J'avoue avoir un peu perdu le souvenir du nom de nos professeurs. Je me souviens de M. Vega-Ritter qui nous inculqua les bases du latin et les subtilités de l'ablatif absolu, et nous fit apprécier les beautés dont Racine a parsemé Esther.

Donc, je passai ainsi une année scolaire un tiers puis, à la rentrée d'octobre 1937, je me retrouvai pensionnaire en France.

Mais la déclaration de guerre — deux ans plus tard — m'interdit de traverser la Méditerranée pour rejoindre mon lycée métropolitain, après les grandes vacances, et je fus réinscrit, comme pensionnaire — en troisième cette fois — au lycée de Constantine.

## PROFS

En anglais, nous avons M. Fargeix, qui, après avoir fait la guerre comme interprète auprès d'un régiment d'artillerie lourde américain — il nous en parlait souvent — avait écrit une Grammaire Anglaise, la seule alors tolérée au lycée.

On y trouvait quelques coquilles... car, nous racontait-il, la composition (à l'imprimerie) en avait été faite par un Russe qui ne parlait ni le français, ni l'anglais. Comme cela, les deux langues avaient été mises sur le même plan.

Et puis il y avait M. Hauvet, en sciences naturelles. C'était justement un ancien condisciple de mon père.

Je me souviens aussi de la lavallière et des leçons de perspective du professeur de dessin. Et celui de gymnastique qui nous faisait mettre en rang par un, rangés par ordre de taille décroissant. Il passait l'heure du cours assis à sa table, absorbé par ce qu'il faisait, et se bornait à dire "le premier à la corde" (ou à quelque autre instrument de torture), n'exigeant de nous qu'un silence total.

Et puis, il y avait "œil de verre", autrement dit M. Martin, grand invalide de guerre et professeur d'histoire et géographie. L'un de ses fils était de mes bons camarades de classe.

Les sujets posés en compositions étaient pratiquement les mêmes d'une année sur l'autre. Je me souviens que l'un d'entre eux était, au premier trimestre en cinquième "La religion des Romains".

Est-ce lui, qui savait si bien faire revivre Rome à travers Constantine, ou Lambèse, ou Djemila, ou Timgad que nous connaissions pratiquement tous, et m'a donné le goût de l'Histoire ?

Mon arrivée y fut vite remarquée, car je venais d'un établissement où l'auto-discipline — sans être la règle — commençait à entrer en application.

Or, à Constantine, il n'en n'était pas de même. Au dortoir, matin et soir, le silence était de rigueur ; on allait faire sa toilette en rang et au claquement de mains du surveillant, et l'on revenait — avec le même cérémonial — finir de s'habiller.

Qu'il nous était difficile de monter et de descendre les escaliers en ordre et en silence ! Essayez !

Bien sûr, mes condisciples me chahutèrent un peu. Cela n'alla pas bien loin : le lit mis en portefeuille — avec très probablement l'approbation tacite du pion — mes brosses à chaussure au fond du lit deux ou trois fois...

Juste de quoi m'inciter à dire des choses désagréables à mes voisins (dont l'un était un Ben Gana) donc à rompre le silence imposé, et — partant — d'être collé pour le dimanche suivant. C'était, au fond, tout ce que désiraient mes "tortillonnaires".

Comme il avait été convenu — entre le Proviseur et mes parents — que je ne resterais pas très longtemps au lycée de Constantine, j'avais été dispensé, lors de mes sorties du dimanche et des promenades du jeudi, du port de l'uniforme... mais pas de celui de la casquette.

Et pas question de tenter d'y échapper.

Les lieux de promenade n'étaient pas si nombreux, à Constantine, qu'on n'ait pas toutes les chances de tomber sur un représentant de l'Administration.

Et comme tout le monde ou à peu près savait qui était qui, il était très mal vu de "faire la rue Caraman" ou d'aller au Casino en compagnie d'une jeune fille qui ne fût pas votre petite sœur.

Quand le surveillant qui avait la charge de mener "la promenade" du jeudi voyait se dessiner — à l'horizon — "celle des filles", bien vite, il nous faisait changer de direction au plus proche croisement de rues, ou tout au moins, de trottoir.

Cette misogynie était pourtant battue en brèche, à l'intérieur même du lycée, par la présence de professeurs femmes qui remplaçaient leurs collègues masculins mobilisés.

C'est ainsi que Mlle Ark-right fut notre professeur de français et de latin. Petite (pour dominer sa classe, elle faisait en sorte que nous ne montions qu'exceptionnellement sur l'estrade) jeune et blonde, elle sut parfaitement nous endiguer, et réussit à nous faire travailler à peu près normalement, en dépit des circonstances.

Pour la plupart d'entre

nous, nos pères étaient mobilisés en Tunisie à la frontière libyenne ou sur le front de France. Et les nouvelles de la guerre, malgré les efforts déployés par nos surveillants, avaient vite fait de nous parvenir.

L'annonce de l'invasion de la Belgique, de la percée de Sedan, le repli de l'Armée française créèrent, dans notre monde clos d'internes, une atmosphère curieuse.

Chaque nouvelle apportée par les externes nous ballottait : de l'angoisse pour l'avenir, à l'inquiétude sur le sort de nos parents mêlés à la bataille, à l'espoir irraisonné dans une fin victorieuse.

Néanmoins, pendant ce temps-là, nous continuions tant mal que bien à nous appliquer à notre travail scolaire quotidien.

La situation en France devint de jour en jour plus dramatique. Ma mère, revenue à Alger avec mes frères et sœur, n'avait plus — depuis quelques semaines — de

nouvelles de mon père ; et, un après-midi, je fus convoqué chez le Censeur.

Je dus, le soir même, affaires rassemblées, prendre le train de nuit pour rejoindre le reste de ma famille à Alger... et je finis le trimestre — soit deux semaines, avant que la déclaration de guerre de l'Italie ne l'interrompe — comme pensionnaire à la Bouzaréah où s'était replié le lycée de Ben-Aknoun.

Enfin, en octobre suivant, je fis ma rentrée au grand lycée d'Alger.

Mes tribulations scolaires n'étaient pas terminées. Si vous voulez connaître la suite, lisez le bulletin n° 3 de l'Association des anciennes et anciens élèves des lycées d'Algérie.

Maurice BEL

1. Précisons, au passage, que — pour faire plus simple — le proviseur et le censeur avaient, alors, le même patronyme.



L'équipe du lycée en 1938. On y reconnaît, entre autres, de gauche à droite et en haut : Charles Dimeck, Doumandji, Benkara... et, à droite, Mécheri et Staletti.

## E.P.S.-LYCÉE

Les promenades du jeudi ne m'ont pas laissé un souvenir impérissable. D'autant que j'étais revenu à Constantine après "l'histoire du stade de la pépinière".

Il faut se rappeler, à ce sujet que, s'il y avait un lycée, il existait aussi une Ecole Primaire Supérieure. Les matches de foot E.P.S. Lycée (qui se déroulaient au stade de la Pépinière) étaient les moments cruciaux de la saison sportive universitaire.

Et, bien sûr, si les élèves du lycée de filles venaient encourager leurs camarades du lycée de garçons, celles de l'E.P.S. de filles en faisaient autant pour ceux de l'E.P.S. de garçons.

On me raconta, au sujet du match de l'année précédente, une bien belle histoire. Était-elle vraie ou imaginée pour abuser le "petit nouveau" crédule que j'étais ?

On m'affirma donc ceci : au cours de la partie, l'enthousiasme des supporters avait été si grand et si communicatif que cela avait dégénéré en une gigantesque mêlée générale où les filles n'avaient pas été les moins ardentes.

La légende dit même qu'il avait fallu appeler la police. Mais là, on exagérerait nettement, et ma crédulité n'alla pas jusqu'à l'avalier tel quelle.

Vrai ou pas, le fait est que, "de mon temps", tout contact — même visuel — entre lycéens et élèves de l'E.P.S. était soigneusement évité.

Le jour du match Lycée-E.P.S., nous fûmes amenés en promenade de l'autre côté de la ville, au monument aux Morts. Ce fut, nous dit-on, un match triste, joué avec une absence totale de public et devant des tribunes (y en avait-il ?) vides.

## YUSUF

## L'AUTRE BEY DE CONSTANTINE

JANVIER 1836. Voici qu'il y a soudain non pas un mais deux beys de Constantine. L'un se prénomme Ahmed, l'autre Yusuf. L'un — toujours théoriquement vassal de la Sublime Porte — régit "intra muros" à l'abri de son nid d'aigle. L'autre vient d'être nommé par le maréchal Clauzel. Etabli à Dréan — future Mondovi — dans la plaine de Bône, il reçoit la soumission de nombreuses tribus, mène une razzia sans relâche dans les agglomérations qui lui demeurent hostiles, et fait trancher sans pitié la tête des traîtres ou des insoumis.

Ce beylicat est, malheureusement, de courte durée : Clauzel laisse sa place à Damrémont, lequel renvoie le bouillant chef d'escadron commander les spahis réguliers de Bône...

Quel est donc ce Yusuf qui — quoique Français — agit selon les mœurs ottomanes du moment, ce qui lui donne maille à partir avec la bureaucratie administrative officielle toujours encline à critiquer notre homme et à l'accuser de cruauté ?

Il est d'Elbe, 1808. Elle est française depuis 1802. Nait, là, Joseph Vantini — futur Yusuf — qui, sept ans plus tard, est pris par un corsaire tunisien. Le jeune captif est envoyé à Livourne pour y faire ses études. Ses qualités physiques et intellectuelles le font choisir pour entrer dans la garde du Bey ; on lui enseigne alors la pratique du cheval, des armes et du Coran. Il grandit, devient mameluk. Il intrigue pour le parti français. Ses adversaires tentent de le faire assassiner. Une fille de bey — qui est son amie d'enfance — le prévient... il fuit sur un bateau, avec l'aide des fils de M. de Lesseps, consul de France.

Et le voilà débarquant à Sidi Ferruch, en juin 1830, interprète attaché à l'état-major de Bourmont, commandant en chef. Vite nommé khalifat (adjoint) de l'Agha des Arabes, il vend les pierres précieuses qui sont incrustées dans les armes qu'il avait emportées de Tunis, utilise les 30 000 F recueillis pour équiper des cavaliers indigènes, et fait, à leur tête, maintes razzias fructueuses.

Le maréchal Clauzel l'a remarqué. Il l'emmène en expédition vers Médéa. Yusuf s'y conduit admirablement, tue un chef turc qui vient de le blesser et lui prend son cheval. Clauzel le nomme capitaine à titre indigène (2 décembre 1830) et le désigne, dès 1832, pour aller occuper la casbah de Bône. Là, ses prouesses lui valent quatre citations, la rosette d'officier de la Légion d'honneur et son affectation au 3<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique avec le grade de chef d'escadron.

Clauzel l'emmène ensuite à l'expédition de Tlemcen. Le 15 janvier 1836, à l'attaque du camp d'Abd El Kader, Yusuf

à la tête d'une cinquantaine de cavaliers Douairs et Smela, charge l'ennemi avec une telle fougue qu'il manque prendre l'Emir, que sauve la seule rapidité de son cheval.

C'est alors que se place le court beylicat de notre héros, suivi de l'intervention de Damrémont. Amer, Yusuf part effectuer un voyage en France, y est fêté partout où il passe, puis rentre en Algérie avec le grade de lieutenant-colonel et le commandement des spahis réguliers d'Oran.

Quoique musulman, Yusuf tient alors à reprendre la nationalité française qu'il avait en naissant. Il reçoit cette qualité en 1839, tout en restant dans les cadres de l'Armée à titre indigène. Apprécié par Bugeaud, il est nommé colonel en 1842, avec le commandement de tous les spahis d'Algérie.

Lors de l'expédition du duc d'Aumale contre la smala d'Abd El-Kader, il s'aperçoit que la marche des Français se trouve signalée par les indigènes qui allument des feux. Il parvient à en surprendre quelques-uns et les fait exécuter sur le champ, procédé cruel qui produit aussitôt son effet : les signaux lumineux cessent, ce qui permet de surprendre la smala. Le 16 mai 1843, Yusuf, suivi de ses spahis, se précipite sur le camp ambulatoire, tandis que le duc d'Aumale et l'intrépide Morris abordent la smala de flanc... On sait la suite.

En 1844, c'est la campagne du Maroc et la bataille de l'Isly. Yusuf commande le premier échelon de la charge de cavalerie. Malgré le feu de onze pièces de canon, il aborde le camp du fils du sultan, sabre les servants, s'empare des pièces et poursuit l'adversaire sur plusieurs kilomètres, méritant, à cette occasion, sa dix-septième citation.

Suit alors un événement romanesque dans la vie du baroudeur. Il part pour la France, accompagné de son secrétaire le maréchal-des-logis Weyer, s'empare de la sœur du sous-officier, la demande en mariage, abjure la religion musulmane, épouse la jeune fille, la ramène en Algérie et reçoit, en juillet 1845, le grade de maréchal de camp (général de brigade) et le commandement de vingt escadrons de spahis répartis en trois régiments.

En septembre, il est au fameux combat de Sidi Brahim qui marque l'effort suprême d'Abd El-Kader. Il s'y surpasse, ayant l'occasion de démontrer l'excellence de ses principes de guerre africaine si différents des conceptions européennes. En décembre, l'émir fuit devant lui en deux colonnes : l'une formée de ses cavaliers, l'autre de ses bagages et de ses troupeaux ; c'est non la première mais la seconde qui est poursuivie, pour obliger l'adversaire à venir défendre son bien. Le combat a lieu à l'oued Temda. Une fois de plus, son cheval sauve Abd El-Kader.



Ce n'est que partie remise. Le 12 mars 1846, Yusuf trouve trace de l'émir qu'il poursuit jusqu'à Bou Saada, lui raffle plusieurs drapeaux, des prisonniers, des tentes et un convoi de 800 mulets... mais une troisième fois, l'émir se dérobe.

En 1851, Yusuf obtient la récompense qu'il souhaitait : il est admis dans le cadre des généraux français et reçoit le commandement de la subdivision de Médéa. Il mène encore une colonne contre Lagouat en 1852, et devient grand officier de la Légion d'honneur.

Petit "entracte" hors d'Afrique en 1854 : Yusuf effectue un séjour en Crimée pour y organiser un corps de 3 000 Bachi-Bouzouks, puis, il revient en Algérie où il dirige les colonnes qui participent à la soumission définitive de la Kabylie.

En 1859, au cours de l'expédition conduite par le général de Martimprey contre la tribu marocaine des Béné-Snassen, il fait preuve — pendant l'épidémie de choléra qui décime les troupes — d'un courage, d'une abnégation et surtout d'une humanité qui font l'admiration de tous. Napoléon III lui décerne, en 1860, la grande croix de la Légion d'honneur.

1864. Arrive Mac Mahon, duc de Magenta. A nouveau patron, il faut des hommes nouveaux, laisse-t-il entendre à l'ancien compagnon du duc d'Aumale, de Bourmont, de Bugeaud... à ce baroudeur qui — de tous les chefs ayant participé à la Conquête — est le seul à avoir vécu l'épopée de bout en bout, sans désespérer, de Sidi-Ferruch en 1830 à la Kabylie en 1857.

Amer, Yusuf demande la division de Montpellier. Sur le sol métropolitain, il tombe malade et s'en va mourir à Cannes le 16 mars 1866, quatre ans avant cette folle guerre de 1870 à laquelle manquèrent peut-être l'allant et la fougue de celui que ce vieux bougre de Bugeaud — qui s'y connaissait en hommes — avait surnommé le Murat de l'Armée d'Afrique.

# DU CRISTALLISOIR AU CINÉMASCOPE

M. Sarraute, notre professeur de physique en classe de seconde, était jeune, sympathique, mais affligé — le mot n'est pas trop fort — d'un fantastique accent du Sud-Ouest dans lequel on entendait "rouler tous les cailloux des gaves pyrénéens".

Un jour, nous étions en salle de manipulation (on dit aujourd'hui en salle de travaux pratiques, ou en T.P.) et nous devions étudier le phénomène de réfraction.

Devant nous, sur les paillasses carrelées, se trouvaient d'énormes cristallisoirs qui avaient bien trente ou peut-être quarante centimètres de diamètre.

Pourquoi des récipients de cette taille ? Je ne le sais pas. Sans doute n'y en avait-il pas d'autres, mais c'est bien la taille de ces cristallisoirs qui fait tout le piment de l'affaire.

Ils étaient donc pleins d'eau, et nous devions y plonger une tige de verre pour constater le phénomène de réfraction, l'analyser et prendre des mesures.

Ce jour-là, l'atmosphère dans la salle était plutôt détendue — c'est un euphémisme — et nous étions tous en train de rire de bon cœur, accroupis pour nous cacher sous les paillasses... à l'exception d'un seul d'entre nous, sans doute pris de court, qui avait dissimulé sa tête derrière son cristallisoir !

Soudain, le professeur se dressa sur son estrade, tel un diable à ressort surgi de sa boîte, et, pointant son index vers la seule tête visible de la salle, il se mit à hurler : « Le crréting, l'imbécileu, il rrit et il crroit que je ne le vois pas ! »

M. Sarraute avait en effet, sous les yeux, le visage hilare du malheureux Lahsinat (c'était lui le crréting) dans toute la largeur du cristallisoir... comme en cinémascope !



Fernand MAMO

• GUY ROQUE. Ci-dessous, un ultime article de notre camarade, rédigé avec la verve truculente et goguenarde du grand copain chahuteur qu'il était resté malgré les ans. Dernier salut "bahutien" de ce chic type qui nous a quittés il n'y a guère. In memoriam, la Rédaction des "Bahuts du Rhumel".

## UNE INFIRMIÈRE PEUT EN CACHER UNE AUTRE

C'est au dernier étage de l'aile neuve de notre "bahut" que se situaient les locaux réglementairement aménagés pour accueillir — et si possible soigner, au moins sommairement — les élèves souffrant d'indispositions soudaines pendant les heures de cours ou d'étude, et ceux qui "s'abîmaient" plus ou moins à l'occasion de prouesses avortées en salle de gymnastique ou de jeux quelque peu brutaux pratiqués en récréation au mépris des interdictions.

On y faisait emmener le blessé avec l'assistance d'un élève — voire deux — "pour aider", afin de le soumettre aux soins diligents d'une personne compétente, en blouse blanche, généralement du sexe féminin...

C'est bien là que "gitait le lapin" (hic jacet lepus), lapin confronté à une alternative :

— ou bien cette personne portait une blouse plutôt longue, fort-boudinée-haut-boutonnée et des grosses chaussures à talon bas... alors, les "aides" ne s'éternisaient pas, quitte à s'attarder plutôt dans les couloirs déserts de ces hauteurs ;

— ou bien, par chance et pour cause d'interim, la blouse était plus courte, assez aérée et les chaussures fines et haut-perchées... alors les auxiliaires rivalisaient de zèle prévenant et de commentaires édifiants, tout en propulsant — comme des antennes à tête chercheuse — des mains secourables et légères qui papillonnaient et frôlaient bien davantage la fascinante blouse blanche que l'insipide blouse noire du "patient".

Oh ! La belle assiégée avait tôt fait d'expulser les assaillants, mais les deux compères, hilares, avaient fort prisé cette rare occasion de s'esbaudir...

Accessoirement, l'infirmerie pouvait servir de refuge providentiel à qui se sentait pris d'un malaise juste avant (ou juste après) l'annonce d'une soudaine interrogation écrite, ou l'énoncé d'un sujet de composition. Adoptant mine et attitude de circonstance, le "malade" ne manquait pas de trouver des comparses vite

apitoyés, et manifestant des signes de compréhension assortis de murmures convaincus.

Bien délicat, pour le professeur — dubitatif par principe — de jouer au tyran, même à l'égard d'un sujet au profil un tantinet douteux : ce ferait une salle histoire, "après", si le gamin était reconnu réellement malade et n'avais pas promptement reçu les soins désirables !...

Alors, l'égrottage était "exceptionnellement" autorisé à se rendre à l'infirmerie, convoyé par un seul élève — réputé très sérieux — qui devait être impérativement de retour "dans les cinq minutes montre en main"...

Ensuite ? Et bien c'était au pseudo-malade de jouer le second acte "en solo" dans les locaux de l'infirmerie, et d'interpréter son personnage avec suffisamment de brio pour ne pas se faire "vilainement virer" et renvoyer vers la classe, après escale obligatoire dans le bureau du Censeur.

Le clou, c'était d'enlever le "final" en obtenant, selon le cas, l'admission pour un petit séjour douillet en ces lieux préservés, ou l'autorisation écrite de rejoindre son domicile sans attendre la fin du cours ou de la journée.

Restait ensuite la formalité du visa parental — à produire le lendemain ou le surlendemain, après dissipation du malaise à la faveur d'un repos salutaire.

Quoi qu'il en soit, pour des jeunes gens enfermés toute une longue journée (7 h 30/19 h) ou pour une interminable semaine dans l'enceinte un brin rébarbative du "bahut", il était réconfortant de songer qu'existait, dans ce "quadrilatère" géométriquement irrégulier, un coin propre à requinquer incidemment son physique, mais surtout — occasionnellement — son moral, en évitant de "perdre la face" en des circonstances défavorables...

Guy ROQUE

# UN AN...

J'écris en pataouète parce que c'est mon langage du cœur quand y a plus les profs, y a plus les élèves, quand y a plus que des hommes qui sont reconnaissants à ceux-là qui ont essayé de leur apprendre ça qu'ils savaient...

Avec moi, y z'ont pas toujours réussi, les pauvres, mais c'était pas leur faute, c'était la mienne.

Un an (pas plus), je suis resté au lycée. Je me rappelle plus tous les noms de cette quatrième Dufour où on était au moins cinquante ; toujours je me rappellerai le chahut qu'y avait.

M. Recouly, malgré les suées qu'il a pris pour me faire comprendre, j'ai jamais eu l'esprit mathématique ; mon père, le pauvre, y l'a tout fait pour compenser les chromosomes qu'y m'avait pas donnés : leçons particulières et tout et tout. Oualou !

M. Leca, je me rappelle ses leçons d'histoire-géographie. Y l'avait la noblesse de langage terrible : ça coulait tout seul.

M. Mirada ? Dans la maison de ma mère, y a encore les tableaux qu'on a fait ensemble au Djebel Ouach. J'ai fait d'autres peintures ; toujours, au bout du pinceau, y avait son visage et ses conseils.

Eux et les autres, ça fait partie de notre passé... de ce passé qu'on peut pas se passer, qui mélange la mélancolie et la nostalgie et qui fait que si je venais vous voir, y faudrait que je ris très fort pour que vous entendiez pas mes sanglots.

René LAVERGNE.

# LAVERAN

● SUITE DE LA PAGE 1

Pour ne citer que deux exemples :

— A Bône, en 1833, pour un effectif moyen de 4 à 5 000 hommes — et compte tenu des récidives — on dénombre 6 704 cas dont 1 526 suivis de décès.

— Dans les hôpitaux de la Mitidja, au cours des années 1841 et 1842, le taux de mortalité lié au paludisme est de un pour cinq habitants, ce qui fait dire au général Duvivier : « Les troupes, depuis onze ans, ont fait de rudes épreuves de l'insalubrité des positions où on les a jetées. Les cimetières sont là pour le dire. Jusqu'à présent, ils sont les seules colonies toujours croissantes que l'Algérie présente »...

Bien plus tard encore, en 1877, O. Reclus, évoquant la lenteur des effets de l'assainissement dans cette même région, écrivait : « La race dernière venue... ne dompta la terre elle-même qu'obscurément, à la longue, en couchant sous la racine des herbes, des générations de colons morts avant d'avoir porté tous les fruits de la vie ».

Et pourtant, en ce dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, s'ouvre une ère nouvelle pour la biologie jusque-là réduite à l'observation.

Avec Pasteur, le monde invisible révélé par l'apparition du microscope — mais resté sans emploi et presque ignoré depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle — se voit brusquement attribuer une place, une fonction qui le

situent au centre des préoccupations des médecins, des vétérinaires et des hygiénistes.

Le mot même de microbe vient d'être créé en 1878.

Cette même année, un jeune médecin militaire de 33 ans, le médecin-major Alphonse Laveran rejoint l'Algérie, à l'issue de son temps d'agrégation au Val de Grâce, dans la chaire des maladies épidémiques dans les Armées.

Il sert à Bône et à Biskra avant d'être affecté, en 1880, à l'hôpital militaire de Constantine. C'est là, dans l'un des locaux du deuxième étage (anciennement "premier fiévreux") qu'il installe son laboratoire et découvre, le 6 novembre 1880, dans le sang d'un soldat du Train des équipages caserné au Bardo et atteint de paludisme, « sur le bord de corps sphériques pigmentés, des éléments fibriformes ressemblant à des flagelles, qui s'agitaient avec une grande vivacité en déplaçant des hématites voisines ».

Dès lors, il n'a plus de doutes sur la nature parasitaire des éléments trouvés dans le sang palustre. Il ne tarde pas à vérifier que ces éléments se retrouvent de façon constante, sous certaines conditions, dans le sang des palustres mais jamais dans celui des autres malades.

Mais l'animalcule responsable est très différent des microbes connus jusqu'alors, et Laveran, après avoir tenté en vain de le détecter dans l'air et dans l'eau, et de le cultiver dans



CHARLES-LOUIS, ALPHONSE LAVÉLAN  
(1845-1922)

les milieux les plus variés, à la conviction (en 1884) que l'agent se trouve, en dehors du corps de l'homme, à l'état de parasite et — très probablement — à l'état de parasite du moustique.

Il faudra attendre 1897 pour que R. Ross, médecin britannique au Service de santé des Indes, guidé par les inductions de Laveran et les hypothèses de P. Manson, démontre de façon irréfutable la place et le rôle du moustique dans le cycle pernicieux paludéen.

De retour en France à partir de 1884, Laveran poursuit sa carrière d'enseignant et de chercheur : au sein des Armées tout d'abord, puis à l'Institut Pasteur. L'œuvre scientifique qu'il y accomplit est impressionnante par son étendue et sa qualité. Elle lui vaudra d'entrer à l'Académie de Médecine en 1893 et d'être élu membre titulaire de l'Académie des Sciences en 1901.

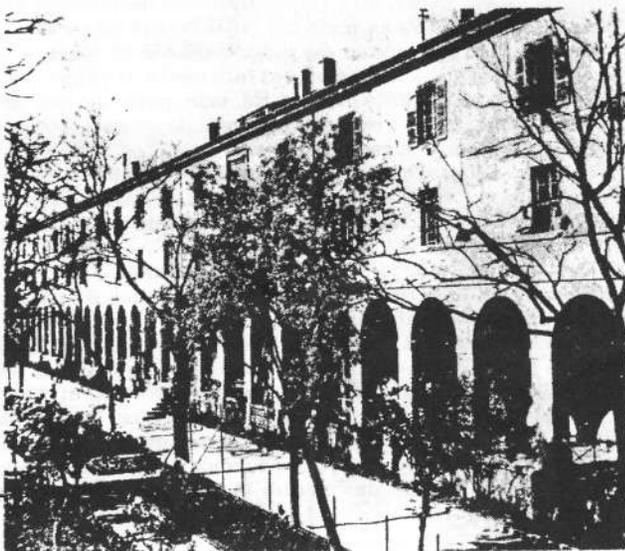
Consécration suprême, il est le premier Français à recevoir le Prix Nobel de médecine et de physiologie en 1907. Il consacra, d'ailleurs, la moitié du montant de ce prix à la fondation du laboratoire des maladies tropicales à l'Institut Pasteur où il exer-

cera jusqu'à sa mort, le 18 mai 1922.

Consciente de ce que cet éminent savant lui avait apporté, la France a su, en Algérie, lui manifester sa gratitude : pour la seule ville de Constantine, le nom de Laveran fut donné à l'hôpital militaire dès 1913, à une rue du faubourg Bellevue et, bien sûr, au lycée de jeunes filles ; il en fut de même pour un petit village du département situé sur la route de Batna à Timgad et dont la stèle inaugurale, élevée à quelques mètres de la route, invitait le voyageur à se souvenir.

D'autres manifestations de reconnaissance eurent lieu à Constantine : les unes, en 1938, à l'occasion du Centenaire de la prise de la ville, avec l'inauguration d'un buste en bronze du médecin dans la cour de l'hôpital militaire ; les autres en 1945, lors de la célébration du centenaire de la naissance du savant.

En cette circonstance, E. Sergent, directeur de l'Institut Pasteur d'Alger, prononça ces mots qui prennent, aujourd'hui, une résonance toute particulière : « Si la France avait besoin de justifier sa présence ici, elle n'aurait besoin que d'un mot à dire : Laveran ».



La façade de l'hôpital militaire Laveran